

Le Bonnet Rouge

BUREAUX : 14, rue Drouot, Paris (9^e)

Quotidien Républicain du soir

Le Numéro : Cinq Centimes

TELEPHONE : Central 69-70 et Central 80-62

DIRECTEUR : Miguel ALMEREYDA

Un an : PARIS 20 fr. ; DÉP^t 24 fr. ; ÉTRANGER 32 fr.

LES CORBEAUX

En rentrant à Paris, ces jours-ci, je n'ai pas eu le plaisir de voir s'ébattre, le long de la ligne du chemin de fer, dans les champs de Seine-et-Marne, les bandes de corneilles si familières, durant l'hiver, aux populations rurales. En regardant les arbres dénudés, la terre brune des champs, à perte de vue, les fermes près desquelles s'érigent encore des meules, je trouvais qu'il manquait quelque chose au paysage.

Ce qui manquait, laissant ainsi une grande impression de vide, c'étaient les corneilles ! C'est que, depuis septembre, il y en a tant dans les parages !... Elles errent, péle-mêle, en troupeaux, non loin des habitations, dans les sillons qu'elles parcourent, sur les chaumes qu'elles explorent, pour y dévorer des larves ou des grains que sucre la germination.

Durant tout l'automne et toute la saison de gel et de neige, elles établissent à leur quartier général. Peu sauvages, dirait-on, elles regardent passer les trains, placidement, philosophes, ayant l'air de dire : « Nous connaissons ça ! » Sous les rayons obliques du soleil qui termine si promptement sa course, les reflets bleuâtres de leur dos se teintent de pourpre, ainsi que le vert oxydant du plumage lustré de leur ventre.

Mais que paraissent un enfant, une silhouette d'homme, toute la bande prend son essor et s'envole dans la direction des hauts peupliers, dans les anciennes tourbières transformées en lagunes, ou bien au bord des cours d'eau que les dernières pluies ont grandis. Au coucher du soleil, elles y jactent, y lissent leurs plumes, puis mettent la tête sous l'aile, afin de s'endormir.

Les arbres sont garnis de points noirs vivants ; ils sont le forum des volatiles de toute une région, le point de ralliement, le centre des assemblées générales que le printemps dissoudra, avant que la première pervenche pointée dans l'herbe courte des prairies.

Elles sont devenues ces oiseaux sympathiques qui réveillent en moi des souvenirs postiques ?... Ils m'évoquaient Edgar Poe, ils me rappelaient, chaque fois que je les voyais, la littérature scandinave ; ne sont-ils pas les descendants de Hagen et de Munen, ces corbeaux illustres qui racontaient à l'oreille d'Odin, posés sur son épaule, tout ce qui se passait dans le monde boréal ?... Le dieu tenait en mains sa coupe de corne cernée d'argent pleine d'hydromel, cette beisson du Walhalla resplendissant, et que le gouvernement de la République, dans sa lutte contre l'alcool, a tenté de remettre en honneur.

Mais les bandes tapageuses ne sont plus là : mes évocations perdent de leur netteté ; la cause ayant disparu, l'effet n'existe plus.

— Les corbeaux sont partis ! observe un voyageur.

— Ils suivent les armées ! lui répond un autre.

Ils suivent les armées !... quelle calomnie ! Les corbeaux et les corneilles furent des nécrophages, mais ils ne le sont plus. N'importe. Cette réputation leur est acquise. Les légendes, au reste, ont la vie dure. Que feraient-ils derrière les armées modernes qui ne laissent point de cadavres sur leur passage ?... L'habitude des sépultures aux soldats tombés a délivré les oiseaux du souci d'être les nettoyeurs des champs de bataille. Et si, dans les temps ensanglantés du Moyen Âge, ils ont ainsi préservé de la peste bien des contrées, ce mérite, présentement, ne peut leur être reconnu.

Les corneilles ne sont pas occupées à se repaître de chairs décomposées. Non ! elles sont à l'amour.

C'est bien le moins que les oiseaux jouissent encore de ce que les hommes n'ont plus. Les couples, déjà, se sont unis, et, filant à tire-d'ailes vers la forêt prochaine, ils y ont élu domicile pour y passer toute leur lune de miel : le printemps — et aussi l'été.

Ils se sont aménagés chacun leur domaine de cinq cents mètres de rayon, ou nulle autre famille ne voisinerait, comment des indisciplinés, se livrant à des familiarités gênantes, et vivant sur les produits de cette propriété régie par le droit des premiers occupants ! C'est là que les amoureux établirent leur nid, bâti de petites branches entrelacées, crepi intérieurement avec la terre des champs voisins, matelassé par l'enchevêtrement de racines minuscules.

C'est de ce refuge conjugal que les époux, idéalement unis, se lanceront à la poursuite de tout oiseau de proie

osant s'aventurer dans ces parages ; et si quelque épervier téméraire s'y risque, peut-être ne s'en retournera-t-il pas ! Au pied de quelque chêne, pendant de courts instants, le crâne fendu par les coups de bec, palpitera son cadavre aillé, qui devra la mort à l'esprit de conquête.

C'est vrai, les oiseaux font aussi la guerre pour protéger leur « foyer ». Il n'y a donc pas que les hommes. Avons-nous une mentalité de corbeaux, ou les corbeaux, tant décriés, ont-ils un peu de la mentalité humaine ? Je serais tenté de croire qu'ils pénètrent nos pensées plus que nous ne pénétrons les leurs. Et j'en trouve la preuve en la défiance qu'ils manifestent dès que notre silhouette se découpe à l'horizon. S'ils fuient, après tout, peut-être est-ce parce que notre société ne leur dit rien qui vaille, — qu'ils nous trouvent trop grossiers, trop ignares, trop dévastateurs, comparativement à eux.

Si c'est pour cela, ne méritent-ils pas encore un peu plus de sympathie ?...
Gilles NORMAND.

AUX ETATS-UNIS

La Préparation de la Guerre

Washington, 31 mars. — Le cabinet a tenu un dernier conseil avant la session spéciale du Congrès qui doit avoir lieu lundi.

A l'issue du conseil, l'impression générale dans les milieux bien informés était que les Etats-Unis sont sur le point d'entrer activement dans la guerre contre l'Allemagne.

Les membres du cabinet ont exposé au conseil les mesures déjà prises pour mettre le pays sur le pied de guerre.

M. D. Baker, ministre de la guerre, a déclaré que la promotion des élèves de dernière année de l'Académie militaire de West-Point est à l'ordre du jour.

M. C. Redfield, ministre du commerce, a annoncé que toutes les mesures étaient prises pour la mobilisation ; tous les navires côtiers et leurs équipages ainsi que les navires du service géodésique ont été mis sous le contrôle de l'Etat, de même que toutes les stations radiotélégraphiques.

M. B. Wilson, ministre du travail, a exposé les mesures prises pour la mobilisation des ressources industrielles.

Le Message Présidentiel

Washington, 31 mars. — Une copie du message que le président prononcera devant le congrès, a été lue hier vendredi aux membres du cabinet et a reçu leur entière approbation.

Le ton décisif qu'a adopté M. Wilson dans son message a été particulièrement remarqué et très favorablement accueilli ; il lui assure une majorité écrasante. Il se peut qu'en raison des formalités d'organisation du Congrès, ce message ne puisse être lu avant mardi ou même un jour plus reculé de la semaine prochaine. — (Radio.)

BOURSE DE PARIS

Fonds d'Etats : Français 3 p. 100, 61,35 5 p. 100, 58,30 ; 3 p. 100 non lib., 85,40. — Extérieure, 104,15. — Russe 5 p. 100 1906, 72. — Actions diverses : Banque de Paris, 1.035. — Ed., 78. — Orléans, 1.125. — Midi, 907. — Métro, 405. — Nord-Sud, 116. — Omnibus, 400,50. — Omnium Lyonnais, 166. — Pathé, 144. — Téléphones, 402. — Havraise Péninsulaire, 1.700. — Edison, 300. — Arago, 650. — Laiterie, 261. — Provedini, 337.

Le Labeur de la Chambre

Les nouveaux ministres comparaissent, l'un après l'autre, devant les Chambres, et leurs déclarations, à tous, confirment l'impression satisfaisante qu'avait produite la déclaration ministérielle.

Interpellé par M. Marcel Cachin, dont la Chambre apprécie l'éloquence faite d'apré et de précision, M. Maurice Viollette, ministre du ravitaillement, dit comment il entendait pourvoir au ravitaillement de Paris et des grandes villes.

Autant que l'interpellateur, le ministre fut précis et net. Il examine les problèmes un à un et pour tous il indique les remèdes qu'il comptait employer.

Si nous manquons de pommes de terre, c'est parce que les crédits en interdisent la sortie de chacun de leurs départements. On a donné des ordres déjà pour que la liberté du commerce soit respectée. Les spéculateurs et les accapareurs seront poursuivis et châtiés. Le gouvernement demandera la déclaration obligatoire et la taxation des céréales. Enfin, on pourra se dispenser d'augmenter le prix du pain.

Toutes ces explications, simples et claires, furent applaudies chaleureusement.

On sanctionna d'un vote de confiance un autre débat, engagé par M. André Tardieu sur le blocus. M. André Tardieu fut l'un des orateurs les plus écoutés de l'opposition, sous le ministère Briand. Il est resté l'un des parlementaires à qui leur savoir et leur activité confèrent une autorité particulière. Il démontra que le blocus, sous le ministère Briand, n'avait pas été rigoureux, bien au contraire.

L'Allemagne, il l'établit, fut ravitaillée par les neutres. « Si le blocus est un fil, les mailles sont tellement larges que le poisson passe à travers. »

Si notre blocus n'a pas été efficace, c'est par défaut de coordination dans les services chargés de veiller. A ce défaut, il faut remédier, et au plus vite.

M. Devers Cochon répondit et fort du jour de M. Tardieu, ordre du jour faisant confiance au gouvernement en vue du respectement du blocus, fut adopté.

Enfin, et ce n'est pas le moindre intérêt de cette séance laborieuse, M. Olivier Dejeune obtint de M. Paul Painlevé, ministre de la guerre, l'assurance que des permis de 21 jours seront accordés aux soldats de l'armée d'Orient, de l'Algérie et de la Tunisie.

LA TSARINE ET LE COIFFEUR



— Sa Majesté veut-elle que je la... (Dessin inédit de Lucien Laforgue.)

LA GUERRE

Nos troupes attaquent et progressent

Toutes les tentatives ennemies échouent sous nos feux

Communiqués

97^e JOUR DE LA GUERRE

COMMUNIQUE FRANÇAIS

Entre Somme et Oise, la lutte d'artillerie a été assez vive dans le secteur de Bény.

Au sud de l'Allette, nous avons attaqué avec succès les positions ennemies en plusieurs points du front : Neuville-sur-Margival-Vregny ; nos troupes ont réalisé de sérieux progrès à l'est de cette ligne et enlevé brillamment plusieurs points d'appui importants, malgré l'énergique défense des Allemands.

En Champagne, les Allemands ont multiplié les tentatives sur les positions que nous avons reconquises hier à l'ouest de Maisons-de-Champagne.

Dans la soirée d'hier et dans la nuit ils ont dirigé successivement cinq contre-attaques violentes qui ont été brisées par nos feux de mitrailleuses et nos tirs de barrage. L'ennemi a subi des pertes très sérieuses ; le chiffre des prisonniers atteint 90, dont 2 officiers.

En Alsace, échec d'un coup de main ennemi près d'Ammertzwillem. Nous avons

LA POLITIQUE ÉTRANGÈRE

NOUVEAU CABINET SUÉDOIS

Stockholm, 31 mars. — Le nouveau cabinet suédois vient d'être formé. Il est ainsi composé :

Président du Conseil, M. Schwarz ; ministre des Affaires étrangères, MM. Oscar von Sydow, ministre de l'Intérieur ; Conrad Carlsson, ministre des Finances ; Stenberg, ministre de la Justice ; Hans Ericson, ministre de la Guerre ; colonel Akerman, ministre de la Marine ; Hammarström, ministre de l'Instruction publique et des Cultes ; Dalberg, ministre de l'Agriculture ; Eriksson et Falk, ministres sans portefeuille.

LIRE

Notre page spéciale : La Guerre Racontée par ses témoins

CONCOURS HIPPIQUE

Tarbes, 31 mars. — Un concours d'épreuves pour étalons pur-sang vient d'être autorisé par le ministre de l'Agriculture, qui a offert un prix de 8.000 francs. Le concours aura lieu au printemps. — (L'Information.)

déterminer eux-mêmes. Mais alors, c'est le mot « indépendance » qui devient obscur. Sous l'ancien régime, il a été à plusieurs reprises question d'une Pologne « libre et indépendante ». Mais, en même temps, on écrivait d'ajouter que cette indépendance ne saurait être réalisée que dans une union étroite avec l'Etat russe ; en d'autres termes, il n'y aurait qu'indépendance intérieure et non véritable souveraineté nationale.

Est-ce cela que l'on veut dire ? Il semblerait que c'est en effet cela. Le passage limitatif sur la garantie de l'exécution civique est national, les passages sur « l'union milliaire libre » et sur « l'union future » des deux Etats paraissent tracer à l'avance les limites dans lesquelles la Constituante polonaise pourra se prononcer librement. N'est-il pas évident que ces principes démocratiques et aux intérêts de la jeune démocratie russe de se nettement et sans réticences qu'une Assemblée Constituante convoquée par un gouvernement provisoire polonais décidera souverainement non seulement de la forme des institutions intérieures de la Pologne, mais aussi de ses relations à l'extérieur ?

J. FRELAND.

A BATONS ROMPUS

Inutile verbiage

M. Millerand a entrepris de tracer à la France son devoir de demain, qui est de restaurer sa prospérité.

On attendait évidemment après lui pour cela, et, s'il ne nous l'apprenait, nous ignorions que quand un cataclysme a renversé notre maison, nous devons la reconstruire.

L'ancien ministre de la Guerre nous donne donc des conseils abondants et précis sur les meilleures méthodes à employer pour relever de ses ruines notre édifice national.

D'après la Liberté, M. Millerand estime que pour faire face aux charges énormes qui seront le legs de la guerre, il sera nécessaire d'adopter une politique économique habile à mettre en valeur toutes les richesses de notre pays.

M. Millerand n'est pas, il me semble, le premier qui ait trouvé cette formule.

Elle avait cours, même avant la guerre, dans les milieux commerciaux et industriels, qui s'imaginaient contribuer à la prospérité publique en banquetant, à grands frais ou à grand fracas, deux ou trois fois par an.

Après avoir prononcé ou entendu, selon qu'ils étaient orateurs ou auditeurs, de fortes paroles de ce genre, ces braves gens filaient à leur magasin ou à leur usine, refusant de rien changer à leurs usages et à leur outillage archaïques, de se plier aux désirs de leurs clients et de faciliter le travail de leurs représentants ; la seule modification à laquelle ils se ralliaient, avec une touchante unanimité, consistait dans l'augmentation semestrielle de leurs prix de vente.

A toutes les réclamations et à toutes les objurgations ils répondaient : « La concurrence allemande nous écrase ; le traité de Francfort nous juggle. Nous ne pouvons nous défendre qu'en écorchant l'acheteur. »

Si quelques-uns acceptaient ces explications, beaucoup les tenaient pour mauvaises, et passaient leurs commandes aux maisons d'outre-Rhin.

Mettre en valeur nos richesses nationales, c'est un programme parfait ; mais gardons-nous de croire que son application consiste dans l'exploitation intensive du consommateur par le producteur. M. Millerand aurait été bien inspiré en disant cela.

Mais M. Millerand ne cherche pas à accomplir une œuvre utile ; il vise simplement à conquérir des sympathies sur lesquelles il puisse s'appuyer, le jour où on lui demandera compte de son outrecuidance et de son impéritie comme ministre de la Guerre.

C'est pour ce motif aussi qu'il lance le banal couplet contre l'alcoolisme. Cette ritournelle, il le croit, possède la vertu de séduire à la fois le patron et l'ouvrier ; il en corse son « numéro ».

Malheureusement pour lui, on sait ce que cache la campagne alcoolique, et que, sous couleur de combattre un fléau, dont on exagère, d'ailleurs, les ravages, on tente d'instaurer un régime de dictature.

M. Millerand, en débitant ses phrases creuses et ses lieux communs perd son temps. Les réactionnaires savent depuis longtemps qu'il leur est acquis, et les républicains ne veulent plus rien entendre de lui.

Monsieur BADIN.

Sous notre Bonnet

M. l'avocat général Frémont, qui regardait contre Deperdussin, n'a aucun talent, mais quel veinarde !

Il voudrait comme substitut dans une ville de l'Ouest, lorsqu'un jour il demanda l'application de la loi contre un inculpé, qui depuis a fait son chemin.

Depuis il parvint aux plus hautes cimes du pouvoir en passant par le ministère de la Justice. Il se souvient alors du petit magistrat de province et magnanime l'appela à la Cour de Paris.

J'emais d'ailleurs, la fortune n'a boudé M. l'avocat général.

Dufayel, en mourant, lui légua cinq cents mille francs.

Est-ce pour cela que M. l'avocat général manifeste tant de sympathie aux saigneurs du haut commerce et de la haute banque ?

La Cour vient de prononcer l'arrêt.

Sur les notes amarrées de Deperdussin des termes colportés, l'arrêt de loi et de reconnaissance. Le constructeur était les mains d'André Hesse :

« Merci, maître, merci... Maintenant, si vous que j'ai perdue, je demande qu'on la donne à Béchereau. »

Dans la salle, les applaudissements continuèrent à crépiter.

Le Moratorium DES LOYERS

Ceux qui en bénéficient

Le Journal officiel de ce matin publie le moratorium des loyers applicable pour les mois d'avril à juillet.

Bénéficiaire de la prolongation de paiement :

1^o Tous les mobilisés, quel que soit le chiffre de leur loyer ;

2^o A Paris et dans le département de la Seine, à Saint-Cloud, Sèvres et Meudon, tous les locataires ayant un loyer inférieur ou égal à 1.000 francs, à moins que leurs traitements ou appointements soient égaux ou supérieurs à 3.000 fr.

Pour les locataires ayant un loyer inférieur ou égal à 600 francs, l'application du moratorium est obligatoire si le locataire le réclame lorsque son propriétaire veut le faire payer en justice de paix.

De 600 à 1.000 francs, le moratorium doit être appliqué, à moins que le propriétaire fasse la preuve que son locataire peut payer.

3^o Pour les locataires ayant un loyer supérieur à 1.000 francs et pour les commerçants et autres patentés ayant un loyer supérieur à 2.500 francs, s'ils ont bénéficié du moratorium, ils doivent faire avant le 14 avril une déclaration d'impossibilité de payer. Il leur en est délivré récépissé. S'ils ne font pas cette déclaration, ils peuvent être déchus de leur demande en application du moratorium.

Pour cette dernière catégorie de locataires, les propriétaires peuvent contester la déclaration.

Les locataires doivent alors faire la preuve de leur impossibilité de payer.

ECONOMISONS !

Plus de pâtisseries fraîches

Le régime des restrictions ne fait que commencer.

M. Viollette manifesta, hier, à la Chambre, l'intention de supprimer les pâtisseries fraîches.

Cette menace a ému patrons et ouvriers pâtisseries.

CHEZ LES PATRONS

Un grand pâtisseries des environs de la gare Saint-Lazare nous a dit ce matin :

« Les deux jours de fermeture qui ont été imposés représentent déjà pour nous un gros sacrifice. »

« Alors que des boulangers tenant boutique ouverte le mardi et le mercredi, débient des sandwiches, des tartines à la confiture et autres gourmandises tenant lieu de gâteaux, nous tenons nos magasins fermés. »

« A notre tour, nous avons demandé de garder nos maisons ouvertes les deux jours où nous les clôtons chaque semaine. »

« Maintenant, si la suppression des pâtisseries fraîches est décidée, notre réclamation tombera d'elle-même. »

« Ce sera pour tout notre personnel, masculin et féminin le chômage obligatoire. »

D'autre part, M. Poutret, président intérieur du syndicat général de la pâtisserie française déclare :

« Si M. Viollette a pris sa décision en vue d'économiser lait, beurre et œufs pour les vieillards et les malades, nous nous inclinons évidemment. Mais si c'est seulement une question de sucre et de farine, le maître sera inopérante tant qu'on n'aura pas fermé les fabriques de biscuiteries, qui ont pris un essor fabuleux depuis la guerre, et où on emploie le sucre et la farine dans des proportions extraordinaires. »

CHEZ LES OUVRIERS

An syndicat des ouvriers pâtisseries, on nous a déclaré que les deux jours de fermeture avaient fait prévoir une suppression complète.

Aujourd'hui que cette suppression est imminente, les conséquences en sont tristement envisagées :

« Quelles économies résulteront de la suppression des pâtisseries ? »

« Le sucre ? »

« Pourquoi autorise-t-on la confiserie et la biscuiterie qui sont plus gros mangeurs de sucre que la pâtisserie ? »

« Le lait, le beurre, les œufs ? »

« Fontaines ! puisque, de longue date, on trouve des recettes excellentes pour la suppression de l'un ou de l'autre. »

« En outre, est-ce bien sûr que les entrepreneurs, qu'on préparera en famille pour remplacer les gâteaux, n'exigeront pas plus, pour leur confection, des matières qu'un souflet tant économiser ? »

« Nous avons pensé à demander à un pâtisseries notoire ce qu'il pensait de la suppression des petits pâtisseries. Nous n'avons pu le joindre. »

Pour lui, nous sommes inquiets.

Après la disparition des enfants de chœur et des petits remoueurs, après la réduction des petits pâtisseries, où M. Chocarré-Moreau trouvera-t-il ses modèles, si on lui supprime ses petits gâteaux-sauces ? — M. S.

LIRE en deuxième page Notre Feuilletton

La Trakison de Louis XVI



La Guerre racontée par ses témoins

Récits de Combattants

LA RUEE SUR VERDUN

Un fantassin de Verdun décrit ainsi la première ruee allemande sur nos lignes :
 « Les bataillons sont tellement compacts qu'ils apparaissent comme des troupeaux. Ils couvrent le sol sur tant d'espace que la neige se trouve absolument cachée sur tout le champ de l'horizon.
 « Nos obus tombent sans relâche dans cette mer humaine.
 « Dans l'océan des creux se forment. Les corps semblent s'enfoncer dans la boue. Ou alors des débris sanglants volent avec de la terre et des flammes... L'obus est passé... Dans la masse grise et mouvante une belle place blanche apparaît, — bientôt recouverte par une vague nouvelle de la masse grise.
 « Maintenant c'est la nuit... Le canon tonne encore plus fort. J'ai l'impression que la colline du fort de Douaumont est secouée comme un peuplier par l'orage.
 « Une nouvelle harmonie vient s'ajouter à l'orchestration de mort ; le crépitemment de nos mitrailleuses.
 « ...sdréu sdréu emhup emh...
 « Pour l'instant encore, notre seul souci est de nous couvrir de petites mentes. L'importance qu'il chiffon, papier, — car le bruit devient épouvantable. Ce bruit nous pénètre, étourdit notre cerveau, assaille nos nerfs. Certes, nous n'avons pas peur — car les sentiments, les pensées, tout a disparu, nous vivons dans un vertige sonore, le bruit nous prend tout entier.
 « Oh ! ce bruit... Ten conserve encore malgré la douleur de ma blessure, l'hallucinant souvenir. Ce bruit... c'est pour moi la sensation la plus aiguë de cette journée de guerre.
 « Sans souci du danger, avec d'autres camarades, j'ai sorti le tôle hors du boyau. Quelle vision ! Nos réfectoires étaient en franches les masses remuantes de l'ennemi, les fusées que laissent tomber nos avions, les enroulements de lumière. Par illusion d'optique, ils nous semblaient très proches. On distingue fort bien les corps qui s'affaissaient jusqu'à s'enfoncer dans la neige et les corps qui volaient en lambeaux.
 « Mais il y en a toujours, toujours, des Allemands... Ils surgissent d'entre les collines jumelles de l'Orne... Ils marchent sur les cadavres.
 « Cette furie de carnage, cette canonnade qui ébranle tout, ces lueurs qui aveuglent, ces masses d'hommes et de chars, ce feu aveuglant, ils se démentent comme des diables, agitent leurs fusils ou sautent, pris subitement d'une irrésistible danse de Saint-Guy... »

LA VALSE DE LA TERRE

Un officier allemand avoue en ces termes les terribles ravages de notre grosse artillerie :
 « La terre, véritablement, descendait de niveau. Vos obus à force de creuser des trous rapprochés, d'abord, puis se chevauchant ensuite, agissaient sur le terrain comme une foule de coups de marteau collectif. Ils se démentent comme des diables, agitent leurs fusils ou sautent, pris subitement d'une irrésistible danse de Saint-Guy... »

LA DOUCHE INFERNALE

Un mitrailleur raconte sa vision, tandis qu'il tournait sa manivelle de mort :
 « Les Allemands viennent de se rendre compte du péril en même temps que le premier jet de mitraille mondia le boyau d'un bout à l'autre. Un seul grand hurlement rauque, fait de tous les sanglots de terreur, de tous les hoquets de douleur, éclate, plus fort que le crissement du « moulin de mort ».
 « Et je revois... je revois toujours une image inoubliablement fixée en moi-même, comme sur une plaque sensible ; la vision dantesque de cette centaine d'êtres humains cinglés par le jet mortel de notre mitrailleuse.
 « Des bras se tordent, des jambes fléchissent, des poitrines vacillent... Des faces toutes livides, et comme mortes, déjà, Elles apparaissent, un flot sanglant les voile, elles chancelent une seconde, et elles s'écroulent. Des atômes frappent de la tête contre les parois du boyau, voisinent fréquemment d'une paroi à l'autre, se trémoussent, telle la souris dans la soucoupe. D'autres ont le temps de saisir un cadavre, — voire même un blessé — et le hissent devant eux, pour se protéger.
 « J'arrête, car des corps s'agenouillent, des bras implorant, mais ceux qui ont eu le temps de s'embusquer dans des trous continuent à nous tirer dessus. Une belle frappe mon camarade Gastull. Il tombe, blessé à mort. Un enragé bondit sur Thomas, l'agrippe, le mord à la joue. Thomas doit serrer le cou à ce fou furieux, qui ne desserre la mâchoire qu'il s'évanouissant.
 « Il faut encore un coup de levier, une « bordée » de mitraille... Et la tranchée allemande fut à nous. »

« Des bras se tordent, des jambes fléchissent, des poitrines vacillent... Des faces toutes livides, et comme mortes, déjà, Elles apparaissent, un flot sanglant les voile, elles chancelent une seconde, et elles s'écroulent. Des atômes frappent de la tête contre les parois du boyau, voisinent fréquemment d'une paroi à l'autre, se trémoussent, telle la souris dans la soucoupe. D'autres ont le temps de saisir un cadavre, — voire même un blessé — et le hissent devant eux, pour se protéger.
 « J'arrête, car des corps s'agenouillent, des bras implorant, mais ceux qui ont eu le temps de s'embusquer dans des trous continuent à nous tirer dessus. Une belle frappe mon camarade Gastull. Il tombe, blessé à mort. Un enragé bondit sur Thomas, l'agrippe, le mord à la joue. Thomas doit serrer le cou à ce fou furieux, qui ne desserre la mâchoire qu'il s'évanouissant.
 « Il faut encore un coup de levier, une « bordée » de mitraille... Et la tranchée allemande fut à nous. »

Le Bonhomme

C'est un bonhomme. Comme les autres bonhommes il a un casque, une capote déteinte, des poux et les yeux profonds de ceux qui ont regardé la mort en face. Comme il ne s'est jamais fait remarquer depuis qu'il est au front, ni par une punition, ni par une action d'éclat, le capitaine ne connaît pas son nom et le confond avec d'autres poilus qui ont la même « découpeure ». Ses joies sont simples : l'heure de la soupe est sacrée pour lui. Il suit d'un œil attentif les gestes du caporal qui distribue le pain à l'escouade et, lorsqu'il a torché sa gamelle, attend patiemment le « rab » ; souvent il se plaint de l'uniformité des menus, mais si le caporal « patate » tente une innovation, il boude et mange son pain sec plutôt que de toucher à un de ces mets étranges qu'on nomme poisson au macaron. La part de pinard quotidien amène sur ses lèvres le sourire du gourmet. Il aime le vin épais de l'ordinaire, et le piccolo sucré du bistrot que l'on déguste à petites lampées, le soir du prêt, en jouant une manille. Quand il est repu, avant « d'en écorcher », le bonhomme tire de sa poche une vieille chaussette qui est sa blague à tabac et vaufait dans la paille, le sac sous la tête comme oreiller, fume béatement sa pipe à la lueur vacillante d'une bougie collée, malgré les ordres supérieurs, au quillon d'une baïonnette.
 Il songe parfois à la vie « d'avant la guerre ». Elle lui apparaît comme un rêve indistinct. Il ne se rappelle plus très bien comment une femme est faite.
 Il y a sept mois, il est allé en permission, en remontant de seize jours de tranchées dans un secteur terrible. A Paris, tandis qu'il se rendait d'une gare à l'autre, une dame a dit comme ça : « Oh ! ce qu'il est gentil, celui-là ! Il y en a qui doivent le faire exprès ! » Au pays, il a fait ripaille. Les gens disaient : « Il n'a pas dû être bien exposé, il n'a même pas la croix de guerre. Il est revenu au front sans trop de peine, n'ayant pas eu le temps de reprendre ses habitudes, et c'est plutôt au milieu des gens de l'arrière qu'il se sentait dépaycé. Il a repris sa place dans le rang.
 Aux tranchées il prend la garde au créneau, passe la nuit au poste d'écoute comme les autres, fait partie des patrouilles quand il est commandé. Il roussille quand l'adjudant le met de corvée deux fois de suite, mais il va tout de même ; il aime mieux remuer la terre que faire du manœuvre d'armes car « le terrassement ça le connaît » ; il sait se garer des torpilles et s'il est tué, ce ne sera pas de sa faute. Il a pris l'habitude de vivre dans la terre avant d'être mort et fait son boulot consciencieusement, en bon ouvrier qui gagne honnêtement sa paye.
 Il parle peu et ne lit pas les journaux ; quand on annonce une attaque, il ne bat pas des mains, mais quand, la gnôle distribuée, l'escouade est avancée autour de ces nettes échelles au coup de sifflet, il monte à son tour.
 J. GALTIER-BOISSIERE.
 (Extrait du Crapouillot.)

« Des bras se tordent, des jambes fléchissent, des poitrines vacillent... Des faces toutes livides, et comme mortes, déjà, Elles apparaissent, un flot sanglant les voile, elles chancelent une seconde, et elles s'écroulent. Des atômes frappent de la tête contre les parois du boyau, voisinent fréquemment d'une paroi à l'autre, se trémoussent, telle la souris dans la soucoupe. D'autres ont le temps de saisir un cadavre, — voire même un blessé — et le hissent devant eux, pour se protéger.
 « J'arrête, car des corps s'agenouillent, des bras implorant, mais ceux qui ont eu le temps de s'embusquer dans des trous continuent à nous tirer dessus. Une belle frappe mon camarade Gastull. Il tombe, blessé à mort. Un enragé bondit sur Thomas, l'agrippe, le mord à la joue. Thomas doit serrer le cou à ce fou furieux, qui ne desserre la mâchoire qu'il s'évanouissant.
 « Il faut encore un coup de levier, une « bordée » de mitraille... Et la tranchée allemande fut à nous. »



Dessin de Georges AXEL.

LE HEROS

J'exècre le poncif bravache et soldatesque. La guerre est une vaste et merveilleuse fresque. Sur la toile du Temps brossée à larges traits... Je n'admets pas que, sous couleur de populaire, Pour monter un tirage à cent mille exemplaires, L'image et le journal prostituent le portrait. Le type est galvaudé. Nous les avons trop lus. Le blague du lascar, le faux-mot du poilu. Le cop-a-l'âne en fleur aux lèvres de Guroche. Qui tombe en déhissant sa pirouette aux Boches. Ce sublime livresque existe, il est fort beau. Pareille insouciance embellit le tombeau. Mais il est, en ces temps, un plus grand hérosisme, Un plus lucide orgueil dans le patriotisme, Quelque chose de plus humain dans l'âme humaine, Et de plus réfléchi devant la mort prochaine. Nous voyons des sommets plus purs à la vertu !... Je préfère cent fois au Guroche héroïque Un soldat tout aussi réel, plus authentique : Ce grand héros improvisé, inattendu. Ce bel enfant, aux traits graves d'aristocrate. Hier encore assottis au ton de sa cravate, Qui, penché sur l'étude et docile aux pensées, Prévoyait mal à quelle immense destinée Son cœur était promis et sondé d'un voué ; Cet homme, indifférent à se faire tuer, Mais que savoir la mort triste et laide n'empêche Nullement de mourir le premier sur la brèche. Hautain, plein de mépris pour tant d'insanité, Ce penseur qui renie la guerre fratricide. Mais, empoignant les flammes de l'Archange irrité Qui l'emporte en chantant au vent de sa chlamyde, — S'élançant, et — pète un peu de s'en aller mourir, — A tous ces chiens saignants et hurlant de désir, Comme un quartier de viande à la meute en furie, Jette la sombre ardeur de sa mélancolie !...
 Henry BATAILLE.

LA BATAILLE L'ADIEU

J'ai pu approcher des environs immédiats de... Le combat finissait à peine. Et la terre était encore ensanglantée et maculée par les traces toutes fraîches de la bataille.
 J'ai vu là un spectacle inoubliable par sa surhumaine horreur. Je garderai toujours en moi, comme un cauchemar, la vision obsédante de ce sol
 Jusqu'à l'horizon obscurci des fumées opaques jetées par les obus de nos canons lourds, je n'apercevais qu'un terrain aux allures lunaires, brûlé, crevasé, percé de cratères. Dans la pénombre bleue du crépuscule mourant, le sol humide miroitait comme une mare stagnante aux eaux noires et lourdes. Le canon grondait toujours en rafales. L'éclat tout proche d'un obus me faisait parfois serrer les mâchoires d'un spasme convulsif.
 Cependant le soir a apporté de la quiétude sur cette campagne sinistre. C'est maintenant, avec la nuit, le calme équivoque et oppressant d'après la bataille.
 Du ciel, cette nuit, coule une lueur très pâle.
 maine, des feux foyers apparaissent, disparaissent, rasent le sol. Ce sont les lampes électriques des brancardiers. Ils cherchent les blessés
 Les phares passent, jettent des feux extravagants sur ce sol aux crevassees lourdes de morts. La scintillation de ses feux fait tout vibrer, le monceau de cadavres allemands et la terre...
 Ici, ce n'est plus seulement la mort, c'est l'anéantissement même de la forme des êtres et des choses. Mon regard domine un vallon, au centre de ce vallon il y avait une ferme dans laquelle les Allemands se retranchaient. Des Allemands, de la ferme, de tout, il ne reste plus rien.
 Un tank s'est précipité dans le vallon et a foncé sur la ferme basse.
 Au creux du vallon, c'est maintenant à la place du retranchement allemand, une bouillie de terre glaise tachée de rouge.
 De cet amalgame horrible surgit de ci, de là, un bout de ferraille martelée, un tronç d'arbre brisé.
 Les feux et les projecteurs éclairaient d'une lumière vive de théâtre ce cauchemar.
 Georges AXEL.

« Des bras se tordent, des jambes fléchissent, des poitrines vacillent... Des faces toutes livides, et comme mortes, déjà, Elles apparaissent, un flot sanglant les voile, elles chancelent une seconde, et elles s'écroulent. Des atômes frappent de la tête contre les parois du boyau, voisinent fréquemment d'une paroi à l'autre, se trémoussent, telle la souris dans la soucoupe. D'autres ont le temps de saisir un cadavre, — voire même un blessé — et le hissent devant eux, pour se protéger.
 « J'arrête, car des corps s'agenouillent, des bras implorant, mais ceux qui ont eu le temps de s'embusquer dans des trous continuent à nous tirer dessus. Une belle frappe mon camarade Gastull. Il tombe, blessé à mort. Un enragé bondit sur Thomas, l'agrippe, le mord à la joue. Thomas doit serrer le cou à ce fou furieux, qui ne desserre la mâchoire qu'il s'évanouissant.
 « Il faut encore un coup de levier, une « bordée » de mitraille... Et la tranchée allemande fut à nous. »

Dessin de André HOFER.

Nuit de Christmas

M. André Tudesq, l'un des plus brillants écrivains de la génération qui était en train de conquérir le grand public quand la guerre éclata, fut envoyé aux Ardennes par le Journal. Il en a rapporté des articles courts et dramatiques, d'une rare beauté. On les retrouve dans son livre Les Compagnons de l'Aventure (Attinger, éd., Paris) ; c'est dans ce volume que nous prenons « les sombres histoires du ravin ».
 Ce n'est pas un cadre biblique. Ou, si ce lieu maudit peut évoquer le Livre des livres, c'est aux versets des surhumains épouvantés de l'Apocalypse qu'il se faut reporter. Nulle végétation ne croîtra là de dix ans ; ni fantôme d'arbre, ni spectre de mesure ; la terre, bouleversée dans ses entrailles, étale comme un pus, au clair de lune, ses boues et ses craies livides.
 Des trous, des trous, à croire qu'un énorme raz de marée, débordant le plateau, puis le ravin, vient brusquement de sa lèvre, avec ses vagues et ses boules, en plein élan, comme frappé de l'ire de Dieu. Le dernier soir du monde ne saurait attendre à plus d'angoisse. Trois misères silencieuses se disputent le lambeau de terre ; la peur, la mort, le gel. Nuit métallique, cloutée d'étoiles, Christmas.
 Or, voici l'homme : un Ecossais, de la montagne. Glabre, dru, nerveux, des yeux de lynx, torse rude de forestier, âme de solitaire.
 Or, ce soir de Christmas, Tommy est anxieux.
 La jolie fille du Invernesshire qu'en tout honneur il courtisait, au temps où ceux de la forêt d'Essos ne s'étaient pas encore donné le soubriquet féroce de mâchoires carées, par une lettre reçue du matin, réclamait de son guerrier un souvenir. Un souvenir ! Si vous n'avez jamais aperçu, dans quelques villages du front, Tommy offrir aux belles passantes, malgré les risques du conseil de guerre, l'insigne de cuivre de ses épaulettes, ou quelque bouton ciselé de sa vareuse, contre un baiser, — en souvenir — vous ne sauriez comprendre la tendresse ni le fétichisme qui s'incarnent dans ce simple mot ; un souvenir ; cela résume toute une guerre — périls, misères, gloire — et vaut tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai vu des groupes d'écossais — périls, misères, gloire — et valait tous les serments d'amour. Mais, pour le soldat, le vrai souvenir est celui qu'on arrache de haute lutte à l'ennemi. Dans le pays de l'Ancre, le lendemain de la sortie des tranchées, l'attaque et la victoire, j'ai

